

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean Baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de Collège (1859-1867)
(Suite) : partie V. Ma première Communion

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 24, p. 233-238

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Mes souvenirs de Collège

(1859-1867) — *(Suite)*.

V. Ma première Communion.

Aux vacances de Pâques, après une absence de six mois, mes parents durent me trouver bien changé. Je me remis pourtant sans peine à la vie de la maison. Mon père me conduisit à Bulle ; le voyage se fit à pied, par la Joux des Ponts. Pendant le trajet, je racontai à mon père qui s'intéressa à la chose, bien que mon babil dut l'énerver ?, tout ce que j'avais trouvé dans mes lectures. A Bulle, nous passâmes chez le libraire Baudère qui nous reliait nos livres, car nous en avions un certain nombre et on en achetait de temps en temps de nouveaux. Comme au retour nous avons rencontré des connaissances et fait deux stations, une à Vaulruz et l'autre à la Verrière, je rentrai à la maison un peu gai, ce qui fit rire mes frères et ma sœur. Les vacances furent vite passées, et il fallut retourner au Collège ; mais, cette fois, on ne nous accompagna point ; nous descendîmes à pied, Suard et moi, jusqu'à Vevey. Ballotté par une forte bise, le bateau à vapeur ne put aborder au Bouveret ; après avoir brisé les deux premiers pilotis du débarcadère, et s'être penché sur le côté, ce qui nous effraya fort, le bâtiment retourna en arrière et vint nous déposer à Villeneuve, d'où nous eûmes la ressource de continuer à pied jusqu'à St-Maurice, où nous arrivâmes un peu tard. Le bateau s'était chargé de nous faire parvenir nos malles dès le lendemain. Un pareil accident n'était désormais plus à craindre, car la ligne de Vevey à Bex devait s'ouvrir pour l'automne suivant.

Rentré au Collège, je dus m'y préparer à ma première Communion avec un certain nombre de mes condisciples,

entre autres Baptiste Gay, de St-Maurice, qui s'était toujours montré affable envers moi. Ce fut Monseigneur Bagnoud, Abbé de St-Maurice et Evêque de Bethléem, qui nous prêcha la retraite. Elle roula sur la parabole de l'Enfant prodigue, sujet que le prédicateur, qui était plein d'onction, n'appliqua pas trop mal à de petits pécheurs comme nous. Je dois reconnaître qu'il nous eût été difficile, à notre âge, d'avoir déjà commis des péchés mortels ; nous n'étions donc pas encore en danger sérieux de perdre la grâce sanctifiante, et c'est ce qu'on peut dire de mieux pour excuser l'abus général à cette époque de retarder jusqu'à douze ou quinze ans la première Communion des enfants. Pour la cérémonie, qui eut lieu dans l'église de l'Abbaye, à l'office solennel de la Pentecôte, on nous avait mis dans les petites stalles, avec un cierge à la main. Baptiste Gay pleurait à chaudes larmes, tandis que moi, à qui le don des larmes a toujours manqué, j'avais les yeux secs, quoique je fusse sérieusement impressionné. Plus tard, Baptiste Gay devait singulièrement rabattre de sa ferveur de premier communiant ; mais je tiens de Monseigneur Paccolat, successeur de Mgr Bagnoud, qu'au cours d'une douloureuse maladie, il la retrouva pour mourir.

Je n'oserais dire qu'après ma première Communion ma foi fût plus ferme, mais je me mis à fréquenter très régulièrement les sacrements, non seulement une fois par mois, comme le règlement le prescrivait, mais, en général, tous les dimanches. Il n'était pas question, à cette époque de communion quotidienne ; on se préoccupait moins, semblait-il, d'accumuler les grâces, que d'en faire un bon usage. D'ailleurs, pour affermir et développer en nous la pratique de la religion, tout s'ajoutait à l'éducation reçue au sein de la famille. La plupart des élèves étaient très bons ; s'il fallut en chasser l'un ou l'autre, c'étaient là des exceptions, et la mesure n'avait fait que confirmer la mauvaise opinion qu'on avait du garnement. De même que notre

professeur, M. Derivaz, le directeur du Pensionnat, alors, M. Revaz, homme austère et quelque peu colérique, mais très bon et dévoué, s'employait sans cesse pour nous porter à la piété. Le lieu était d'ailleurs on ne peut plus propice : le souvenir et les reliques des Martyrs thébéens, dont personne ne discutait encore l'authenticité, la chapelle très fréquentée et incomparablement pittoresque de Notre-Dame du Scex, le pèlerinage de Vérolliez, enfin, l'antique Abbaye elle-même. En Valais comme à Fribourg, la défaite du Sonderbund et la tyrannie radicale avaient profondément secoué les catholiques. D'autres événements s'accomplissaient au sein de la chrétienté. A la suite de la guerre d'Italie, qui avait précédé mon entrée au Collège, les Etats pontificaux se trouvaient envahis par l'armée piémontaise, qui, sûre de la connivence de Napoléon III, écrasait la petite armée pontificale à Castelfidardo. De toutes part, c'était, de la part des catholiques, un cri de réprobation, qui se transformait en élans de piété et de ferveur enthousiaste. L'annexion de la Savoie à la France n'était pas faite pour relever le prestige du nouvel empereur des Français, du moins en Suisse, de même en France le mouvement catholique, alors très puissant, se détachait peu à peu de lui. Je me souviens d'un sermon de M. le Prieur Richon, protestant en termes très dignes et très énergiques contre Cavour et sa mauvaise politique, sermon qui provoqua des réclamations de la part d'un personnage radical de la ville. La royale Abbaye rompit alors avec la dynastie sarde, à laquelle des liens étroits l'avaient rattachée dans le temps ; elle renvoya les décorations des Saints Maurice et Lazare dont avaient toujours été honorés deux chanoines. L'un des deux derniers chevaliers était M. Boccard, curé de Ville, auteur d'une « Histoire du Valais » qu'on me donna comme prix à la fin de ma première année de Collège.

Il ne me reste pas un souvenir bien net de la façon dont se termina ma première année de Collège, d'où il faut

conclure qu'elle ne présenta rien de particulier. C'est sans doute vers le milieu de juin que le pensionnat fit sa grande promenade au-dessus de Champéry, au col de Coux ; elle nous prit deux jours, et nous couchâmes tant bien que mal dans un chalet de l'Abbaye ; le matin, quand nous allâmes faire nos ablutions au bassin de la fontaine, nous y trouvâmes de la glace, ce qui ne nous empêcha pas d'avoir ensuite très chaud en suivant les crêtes gazonnées de l'Est, entre Val d'Illiez et Morgins. Un peu plus tard, on alla au chalet de l'Abbaye au-dessus de Choëx, vers le contre-fort de la Dent du Midi qui porte vers la petite Dent. Vers le soir, quand le soleil eut suffisamment baissé, nous contemplâmes, tout en redescendant, le panorama des Alpes vaudoises, du Pèlerin aux Tours d'Aï et de Mayen, et delà, par les Diablerets, au Grand Muveran et à la Dent de Morcles, s'illuminant de teintes empourprées qui ressortaient sur le fond bleuâtre. Il faut surtout tenir compte du contraste des neiges avec la verdure des pâturages, des forêts et de la plaine. Au nord-ouest, on apercevait la nappe horizontale du Léman. Mes goûts de dessinateur ne m'aidaient pas peu à apprécier le paysage.

La fin d'année me procura l'occasion de voir bien des choses nouvelles, sans pourtant me laisser des impressions bien vives. A la distribution des prix, il y eut une représentation théâtrale ; c'était la première fois que j'en voyais une, et elle m'amusa beaucoup : mon imagination s'y laissa prendre sans peine et l'illusion fut complète. Le catalogue et les prix nous causèrent à tous beaucoup d'émotion ; mais, bien que mes notes fussent bonnes, je n'eus pas de prix, ce qui, heureusement pour moi, ne devait plus se renouveler. Au fond, bien qu'assez mal préparé, j'avais réussi pour les branches principales et plus que réussi pour les accessoires. Puis, je m'étais fait à mon nouveau milieu et beaucoup développé. Je restais timide, d'aspect modeste et réservé, mais ayant de la volonté et ne manquant pas d'audace, lorsque les

circonstances et le but que je m'étais proposé le demandaient. Ma santé était excellente ; je n'avais pas eu la moindre indisposition pendant l'année. Peut-être étais-je un peu trop gros, trop jouflu, mais ces défauts ne pouvaient manquer de disparaître dès que je me mettrais à grandir.

Nous rentrâmes en pays fribourgeois à pied, en partie pendant la nuit, et ce n'est que le soir suivant que nous arrivâmes à la maison, car on avait fait des haltes, d'abord à Vevey, chez notre condisciple de classe Gauverit, d'origine française, qui ne devait pas revenir au Collège, et à Châtel-St-Denis où Suard avait des connaissances. Millard nous avait accompagnés ; une fois en pays fribourgeois, les nombreuses « cousines » qu'il rencontrait partout retardèrent de plus d'un jour encore son retour à Billens. Lui non plus ne devait pas revenir au Collège, où il ne réussissait guère ; d'ailleurs, fils unique, il ne manquait pas de fortune et pouvait se contenter de rester à la maison. Je ne devais le revoir que bien longtemps après et dans des circonstances très graves. Engagé dans le parti radical et devenu un des gros bonnets de Billens, il fréquentait beaucoup plus les auberges que les églises, et ses rapports avec les prêtres étaient non seulement « négatifs », mais franchement mauvais. Une quinzaine d'années après sa sortie de St-Maurice, alors que j'étais curé de Siviriez, on vint un matin me chercher de Billens avec un billet du curé. Mon ancien condisciple, atteint d'une pneumonie par suite d'une partie de boisson, se trouvait en danger de mort et, invité par ses parents à mettre ordre à sa conscience, il ne voulait ni du curé, ni des chanoines de Romont, ni même des Capucins ; le seul, qu'il acceptât, parce qu'il le connaissait et avait la dernière fois fait ses Pâques chez lui, c'était le curé de Siviriez. Naturellement, j'allai aussitôt le trouver ; après une entrevue de près de deux heures, où je m'appliquai à le disposer sans trop le fatiguer, j'obtins de lui qu'après avoir reçu l'absolution de moi, il consentît à recevoir

l'Extrême-Onction et le saint Viatique de la main du curé, avec qui il se réconciliait ainsi avant de paraître devant Dieu, car il mourut le soir même. C'est un cas où l'on peut voir la force des relations de Collège.

(à suivre)

M^{gr} JACCOUD

ancien recteur de St-Michel.